

LA CHARITÉ

La fin de la religion, l'âme des vertus
et l'abrégé de la loi, c'est la charité.

BOSSUET.

Fille du ciel et messagère du Très-Haut, la charité apporte ici bas à ceux qui souffrent la sublime générosité dont son cœur est embrasé : aux malades le soulagement, aux affamés du pain et aux infirmes des consolations.

Les mains pleines d'aumônes, elle va de réduit en réduit, de chaumière en chaumière, et laisse après elle un délicieux parfum de bonheur et d'amour.

C'est surtout lorsque l'hiver, le front couronné de branches mortes auxquelles tiennent encore quelques feuilles desséchées, et le corps couvert d'un manteau blanc, arrive avec ses rigueurs et ses froids lues que la Charité, vigilante et compatissante, se montre dans toute la sublimité et la grandeur de son rôle.

C'est enfant qui mendie, pieds nus dans la neige, les membres grelottants, les lèvres bleues, les joues sillonnées de pleurs abondants, elle le conduira par la main à une de ces admirables maisons de bienfaisance que la Religion du Crucifié a créées nombreuses chez presque tous les peuples ; ce petit être abandonné, que la rigueur du froid fait pleurer et crier, elle le couvrira de son manteau, le réchauffera de ses baisers et veillera avec sollicitude à sa subsistance ; cette pauvre femme, dont les vêtements en lambeaux, les joues hâves, le regard triste et abattu, la démarche chancelante, lui donnent un aspect si misérable et si impressionnant, elle le revêtira de chauds vêtements, lui adressera des paroles pleines de consolation et répandra dans le cœur de cette femme délaissée et méprisée la douce rosée du bonheur ; ce vieillard aux cheveux blancs comme la neige, le dos courbé sous le poids des ans, marchant tout tremblant appuyé sur un bâton, elle l'amènera à ces maisons chrétiennes où la vieillesse trouve un repos mérité et les soins nécessaires.

Les petits oiseaux éprouvent eux aussi la tendresse et la sollicitude de cette admirable charité ; ils vont becqueter sur la neige les nombreuses miettes de pain que sa main libérale a jetées çà et là.

O charité, quels cris d'admiration et d'amour soulèvent ton passage ! Que tu es belle, drapée dans ce rayonnant manteau de la Foi et le front entouré de la brillante auréole des élus.

La jolie gravure qui orne cette page donne l'allégorie de cette vertu céleste, la douce et aimable charité. Elle est représentée sous l'image d'une femme dont la beauté angélique des traits, l'expression si douce du regard, et la grâce des formes, en font un être admirable et admiré, une de ces créations merveilleuses que les poètes aiment et chantent.

PIERRE BÉDARD.

UNE HISTOIRE TRISTE

Quand on l'eût apporté sur un brancard, les vêtements tout en lambeaux, les os brisés, le corps déchiré, sanglant, les yeux presque sortis de leurs orbites, l'écume à la bouche, le malheureux me sourit et voulut me tendre la main.

Je ne le connaissais que depuis quelques jours, et cependant je l'avais remarqué au milieu de la foule de travailleurs qui logeaient chez mon père.

Il n'avait pas l'écorce rude comme ses compagnons, et ses mains blanches et fines ne devaient

eux aussi. Par quel étrange hasard cet homme avait-il été jeté là, au milieu de cette cohue d'étrangers venus de toutes les parties du pays et occupés à la construction d'une voie ferrée dans les cantons du Nord ? C'est là un mystère que je tentai plusieurs fois d'éclaircir, mais en vain. Les grandes douleurs sont muettes et le malheureux s'obstinait à garder son secret.

Pourtant, quand je le vis meurtri, ensanglanté, un doute me traversa l'esprit et je me demandai pourquoi lui, plutôt qu'un autre, s'était trouvé là lorsque la mine avait fait explosion. Était-ce la fatalité ou... Cet homme ne priait pas Dieu !

Tous les soins les plus pressés lui furent prodigués. La pauvre victime souffrait horriblement mais ne poussait pas une plainte. Le lendemain de l'accident, Fred — on ne lui connaissait pas de nom de famille — me fit venir dans sa chambre.

— Je vais mourir, dit-il, j'ai deux lettres à écrire... mais impossible. Écrivez pour moi, je dicterai.

J'écrivis mot pour mot ce qu'il me dictait. Sa voix, faible d'abord et entrecoupée de râles, devenait plus forte et plus émue. Le malheureux pleurait.

La dernière lettre n'était pas encore terminée lorsque le malade s'arrêta ; l'agonie commençait et la mort vint quelques heures après. Il mourut sans avoir eu le temps de me donner les noms et adresses des personnes à qui il écrivait. Ces personnes, je ne les retrouverai probablement jamais et je livre les lettres à la publicité.

La première se lisait comme suit :

“ A ma mère,

“ Si jamais tu reçois cette lettre, tu pleureras peut-être ; ton fils que tu aimais tant autrefois... ne sera plus... je vais mourir bientôt et je n'ai qu'un regret... celui de ne pas avoir la consolation de t'embrasser, mère chérie, ainsi que mes petits frères. J'ai été bien coupable, c'est vrai, mais crois moi... je suis plus à plaindre qu'à blâmer... Tu ouvriras la petite boîte en fer que j'ai laissée dans ma chambre... elle t'en dira plus que je ne pourrais t'écrire... Peut-être ensuite me pardonneras-tu. Adieu ! ne regrette pas trop ma mort ; j'ai trop souffert mieux vaut que je meure.

“ FRED... ”

Voici maintenant l'autre lettre :

“ Mademoiselle,

“ Vous ne me reverrez plus, je vais mourir... et ma mort est votre ouvrage... Mon corps n'est plus qu'une plaie saignante... C'est votre

ouvrage... ”

“ Je meurs loin de mes parents, au milieu des étrangers, c'est votre ouvrage... ”

“ Je meurs pauvre et misérable, c'est votre ouvrage. Qu'avez-vous fait ? Vous m'avez perdu... ”

“ J'étais jeune, riche, recherché, aimé, heureux. De votre sourire perfide, vous avez brisé tout cela. Je vous aimai et je devins votre esclave.

“ Au lieu de courir les bals et les fêtes, je passais les nuits enfermé dans ma chambre, sombre, farouche comme un lion dans sa cage de fer... ”



pas être habituées à manier le pic et la pelle ; l'élégance de ses vêtements d'ouvrier annonçait qu'il avait été riche ; son langage élevé et pur prouvait qu'il avait reçu une instruction supérieure ; le pâle et triste sourire qui errait sur ses lèvres laissait deviner qu'il était malheureux.

Jamais il ne prit part à la conversation de ses compagnons de travail. Il était doux, affectueux, complaisant, aimable, et j'ai surpris plusieurs fois des larmes couler de ses yeux lorsqu'il prenait sur ses genoux mes petits frères, qui l'aimaient bien,